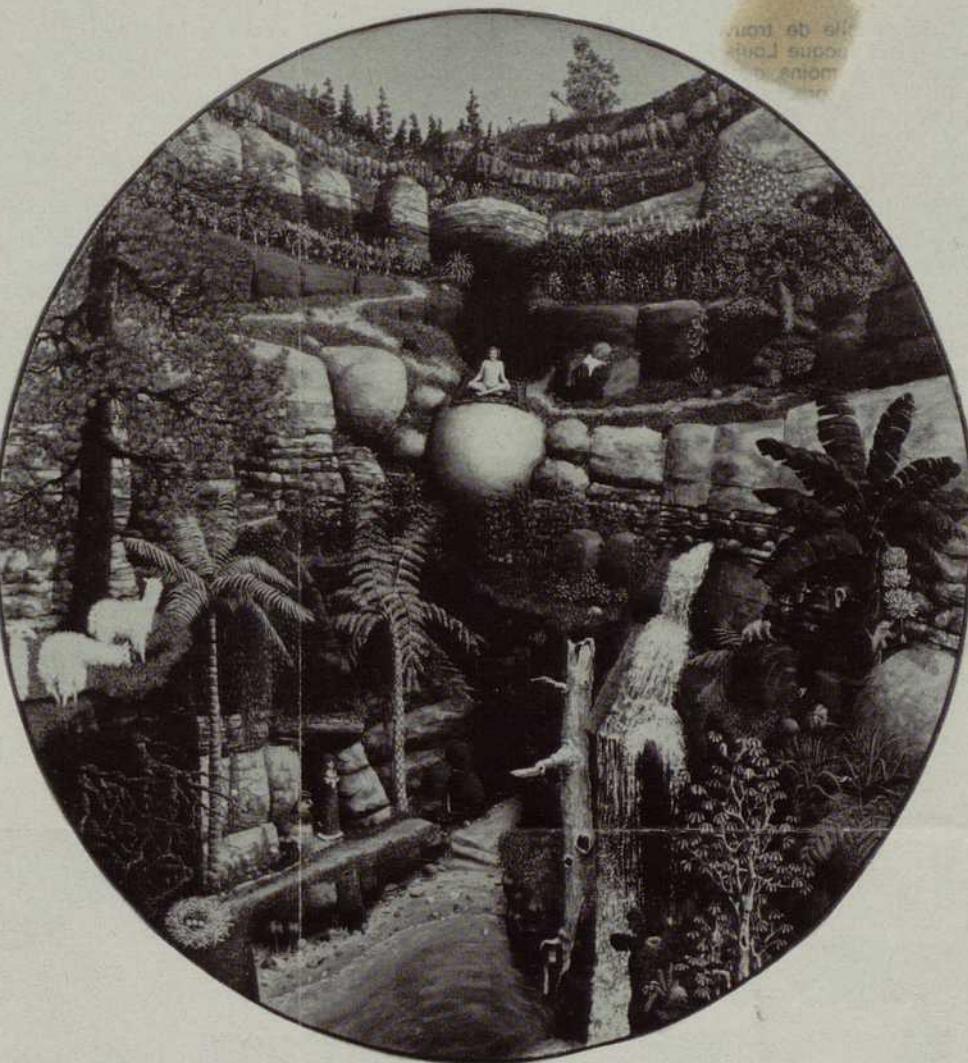


des études d'actes picturaux élémentaires, les travestis, le « chromo » idyllique

On ne peut donc parler de rupture. Mais par contre d'accélération. Les tendances se renforcent, et l'on assiste à une renaissance de la peinture-peinture. Phénomène qui n'a rien de national (comme ce fut le cas de Support-Surface vers 1970) ; il se manifeste aussi bien aux USA qu'aux Pays-Bas, en Pologne qu'en France. On ressent l'urgence qu'il y avait à « redécouvrir » la peinture et à la redéfinir, non comme une mise en scène phénoménologique à laquelle elle était réduite, mais comme une mise en évidence des éléments purement plastiques. En ce sens, leur approche est remarquable et cohérente. A l'opposé se situe l'étonnant « courant » des travestis, directement issu du body art. Chacun pour révéler, ce « courant » exacerbe l'expression. On ne sait s'il faut y voir un phénomène sociologique, lié à une sophistication du sexe ou si le symbole n'est pas enfoui bien plus profondément, ancré à la qualité d'artiste, adulé et laissé pour compte, défini par son œuvre et la définissant. Voir les deux. Jamais la « mise en scène » n'a été aussi baroque, aussi spectaculaire. Fuyant le cadre du tableau pour renforcer l'expression, jouant du corps et de l'apparence, c'est finalement au « lieu privilégié » traditionnel que cette attitude renvoie, à un espace-temps-instant aux résonances symboliques. Mais ce constat est évidemment bien schématique. Il n'y a pas d'un côté une peinture-peinture et de l'autre un art d'expression. Ici et là surgissent des créations spontanées, des essais théoriques sous forme de tableaux ou d'actions, de vidéo-cassettes ou d'environnements. Le tout forme une manifestation de création vivante et vivace. Pour qui aime découvrir, la Biennale a le mérite de placer au grand jour, de montrer au grand public des travaux peu ou pas connus. La Biennale ne se cantonne pas dans le triangle des deux musées d'Art moderne de Paris et du palais Galliera. La Biennale se manifeste un peu partout dans la capitale. Est-ce le signe de nouveaux rapports entre Paris et l'art contemporain ? Quoi qu'il en soit, les moins de



Gage Taylor, américain :
 « South Aquaria », huile sur toile, diamètre 75 cm.
 Un homme nu en méditation sur un tapis
 dans un paysage qui l'inspire, bleu, rose et vert tendre,
 avec une dame-poupée à l'entrée d'une grotte (symbolique ?).
 Gallery Rebecca Cooper

35 ans envahissent les galeries et, particulièrement, ceux qui participent cette année à la Biennale. Invasion internationale. Des Français : Noël Dolla chez Gérard Piltzer, Olivier Thomé chez Jean Chauvelin. Des Suisses : Urs, Luthi chez Rodolph Stadler. Des Anglais : Nigel Hall chez Jacomo Santiveri. Des Américains : Jene Hightein à la galerie Rencontres, Jack Barth, Jennifer Bartlett et Linda Benglis chez John Doyle. Des Hollandais : le centre culturel néerlandais expose les peintures sélectionnées par la Biennale et reprend ainsi en partie l'exposition du Stedelijk d'Amsterdam : « Peinture fondamentale ».

Face à ces multiples conjugaisons du presque monochrome aux subtiles variations du format défini par presque rien, quel étonnement de voir les bizarres paysages de Bill Martin et de Gage Taylor, seule surprise radicale de la Biennale. Or, avec six autres peintres américains, Martin et Taylor participent à une intéressante exposition au Centre culturel américain : « Mindscapes from the new land. » Ce nouveau paysage évoque le retour à la nature pour une génération qui s'oppose au mythe de la civilisation post-industrielle, trop pesante, trop dévorante. On peut à propos de ce paysage parler d'art psychédélique car il

semble issu des concepts hippies dont il véhicule les symboles. D'une surprenante naïveté mais aussi d'une évidente vérité, cette peinture évoque les « chromos » bon marché : couchers de soleils agressivement rouge et orange, prairies aussi vertes que sur les tablettes de chocolat, cascades bondissantes et joyeuses. Ce n'est pas le délire. Cette peinture n'a rien d'angoissant, rien de fantastique. Elle est seulement une imagerie idyllique comme l'eau de source qui purifie, elle se veut (?) symbole de vie, une vie de rêve que ces peintres n'enviagent qu'entre mer et soleil. Le paradis c'est la Californie.

Pierre Favet